

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La passion, un thème miné

Pauline Harvey, *Un homme est une valse*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 158 p.

Marie Laberge, *Quelques adieux*, Montréal, Boréal, 1992, 396 p.

Pauline Vaillancourt-Allasia, *Une saison à Rome*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1992, 198 p.

Francine Bordeleau

Number 69, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1993). Review of [La passion, un thème miné / Pauline Harvey, *Un homme est une valse*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 158 p. / Marie Laberge, *Quelques adieux*, Montréal, Boréal, 1992, 396 p. / Pauline Vaillancourt-Allasia, *Une saison à Rome*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1992, 198 p.] *Lettres québécoises*, (69), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Pauline Harvey, *Un homme est une valse*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 158 p., 14,95 \$.
Marie Laberge, *Quelques adieux*, Montréal, Boréal, 1992, 396 p., 24,95 \$.
Pauline Vaillancourt-Allasia, *Une saison à Rome*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1992, 198 p., 17,95 \$.



La passion, un thème miné

Depuis un moment déjà, les femmes semblent ressentir le besoin impérieux d'écrire à tour de rôle sur la passion (ou l'amour), même si le sujet est archi-usé. En nous montrant ce que le genre peut inspirer de pire, d'ordinaire et de meilleur, voici des romans qui font le tour du jardin de façon exemplaire.

ROMAN
Francine Bordeleau

POUR LES HISTOIRES D'AMOUR CUCUL et leurs clichés qui suscitent des rêves rose bonbon, les romans Harlequin font l'affaire. Mais avec les œuvres qui se prétendent littéraires et se proposent d'investir la passion amoureuse, il est légitime de demander autre chose que des lieux communs ou du déjà lu.

Dans cette perspective, *Une saison à Rome*, le roman de Pauline Vaillancourt-Allasia, ne passe guère la rampe.

Six personnages en quête d'auteur (ou l'inverse)

Dans ce roman qui se déroule à Rome, une ville que l'auteure née à Montréal connaît bien pour y vivre depuis longtemps, le hasard réunit six Québécois. Il y a Évelyne, professeur d'histoire de l'art, venue ici exprès pour voir son amant italien Manlio; sa fille Josyane, qui craint d'être enceinte; Jean-Luc, un prêtre défroqué dont Évelyne a été amoureuse dans sa jeunesse; Alicia, une chercheuse canado-hongroise et amante de Jean-Luc; Mario, un jeune cinéaste italo-montréalais; et Colette, qui vit à Rome depuis une vingtaine d'années et dont le seul problème est l'écriture d'un texte sur cette ville qu'elle aime tant.

Quand on s'en va ailleurs, c'est qu'on se cherche, semble dire madame Vaillancourt-Allasia. Donc les personnages se cherchent et, comme il se doit, se trouvent (tout est bien qui finit bien) puisque Rome, on l'aura compris, sert de révélateur. Chacun y découvre le sens intime de sa vie et peut dès lors repartir sur des bases nouvelles. Ainsi Évelyne, le personnage central de ce récit décevant, chassera enfin Jean-Luc de son cœur (quand même, il était temps : imaginez qu'à quarante ans passés, vous êtes encore amoureux de quelqu'un qui vous a repoussé un quart de siècle auparavant !) et fera le point sur sa relation avec Manlio. Jean-Luc acceptera de vivre avec Alicia. Et ainsi de suite.

Je veux bien, mais encore ? Platement écrit, *Une saison à Rome*, avec ses situations banales et ses personnages stéréotypés, grossièrement ébauchés, est de ces romans qui donnent continuellement une impression de déjà lu. À la rigueur, les descriptions de la Ville éternelle pourraient sauver la mise. L'ennui, c'est qu'elle est hantée par des personnages inintéressants, minés par des peurs (d'être libre ou

pas assez, d'être aimé ou pas assez, etc.) dont les causes et les conséquences ont été traitées d'abondance.

Nous voilà en somme en présence de ce qu'on appellera, faute de mieux, un roman psychologique «traditionnel» puisqu'ici l'action est remplacée par une (très superficielle) étude de caractères. Mettant en scène des personnages que n'anime rien d'essentiel, qui s'interrogent sur le sentiment et les rapports amoureux dans des termes convenus, *Une saison à Rome* est une illustration du roman psychologique dans tout ce qu'il a de plus réhébitoraire.

Vertiges de l'amour

C'est le versant tourmenté de la passion qu'explore *Quelques adieux*, le second roman de la dramaturge Marie Laberge.

Laberge situe sa fiction en 1972 (sans raison particulière, me semble-t-il), à Québec. Professeur de littérature à l'Université Laval, trente-neuf ans, bel homme marié à Élisabeth, femme belle et intelligente, fidèle car comblé, François Bélanger a, comme on dit, tout pour être heureux. Mais on se doute de ce qui viendra perturber ce bonheur : c'est une étudiante, Anne Morissette. Il en tombe tout de suite éperdument amoureux et le coup de foudre est réciproque.

L'histoire ne sera cependant pas simple pour les deux protagonistes. D'abord parce que François, incarnation de l'honnêteté et de la franchise, ne veut pas tromper sa femme qu'il aime et désire toujours. Ensuite parce que Anne, dont «on dirait qu'elle lutte continuellement entre sa force et sa vulnérabilité», a peur, on saura pourquoi petit à petit, de la passion amoureuse. Liaison il y aura tout de même, qui durera sept ans, et dont Élisabeth ne saura rien. Mais Anne se défend contre l'amour qui signifie pour elle l'abîme, voire la (sa) mort. François, de son côté, est déchiré autant par son amante que par son rôle de mari adultère, et ces années seront finalement vécues dans la douleur.

Tout cela devrait être émouvant, sinon déchirant. Or le roman, beaucoup trop long, ne suscite qu'un intérêt moyen. Rien n'accroche vraiment, dans ces *Quelques adieux*. Ni les personnages, principaux et secondaires, qui manquent d'étoffe : ainsi Anne, à force d'être qualifiée d'«oiseau traqué» et d'«oiseau blessé», apparaît comme le stéréotype de la femme qui souffre nécessairement, tandis que les luttes de

Marie Laberge



Marie
Laberge

femmes quadragénaires d'il y a vingt ans ne nous rejoignent plus. Quant à l'histoire, qui repose en bonne partie sur l'incapacité à *dire*, elle est peu crédible (en sept ans, une telle incapacité, même si elle est névrotique, a le temps de se résoudre).

Ce roman n'est guère racheté par ses dialogues, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre d'une auteure dramatique. Ceux-ci, surabondants, sont extrêmement plats. Est par ailleurs agaçante cette manie de faire dire aux personnages des expressions comme «si il», à croire que «s'il» ne s'utilise pas dans une conversation.

Roman sans surprise malgré un dénouement (situé en 1983) qui se veut ingénieux, *Quelques adieux* est en somme une variation de plus sur une situation convenue.

La modernité de Pauline Harvey

La vraie surprise vient de Pauline Harvey, une écrivaine dont la fantaisie, la liberté et la singularité étaient révélées dès son premier roman, *Le deuxième monopole des précieux*.

Avec *Un homme est une valse*, le discours amoureux aborde enfin les années 1990 (alors que Pauline Vaillancourt-Allasia et Marie Laberge donnent l'impression — c'est sans doute ce qui rend si rédhitoires leurs récits — que l'humanité n'a pas bougé d'un poil depuis les années 1970). S'il est question d'amour dans ce roman inclassable et bref, Harvey livre aussi, sans qu'il y paraisse trop, une réflexion pleine de justesse sur les relations entre hommes et femmes.

La narratrice de ce récit quitte Montréal et s'installe dans une maison au bord d'un lac. Elle fait bientôt la connaissance de Valentino Popovski, un jeune homme étrange et charmant, «essentiellement hollywoodien, non pas le Hollywood de maintenant mais celui du temps des films en noir et blanc». Il évoque une sorte d'archange Gabriel revu et corrigé, qui serait venu pour faire à cette femme une annonce bien différente de celle qui fut faite à Marie.

Cette annonce pourrait se rapporter à Shelling, un homme aperçu brièvement chez des amis communs, des années auparavant, et qui commence à lui écrire. Il vit en Europe, mais finit par rejoindre la narratrice. Le roman, ou plutôt son *mouvement*, ressemble dès lors à une valse, les deux amants dérivant de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel à Montréal, Paris, Venise, Boston...

L'essentiel de *Un homme est une valse*, toutefois, ne tient pas tant à l'anecdote — minimale — qu'à l'écriture de Pauline Harvey. Si trop de romanciers se contentent malheureusement de raconter une histoire avec des phrases à peu près correctes, Harvey élabore un style audacieux rempli d'accents lyriques et de métaphores inusitées. Et ce style, surtout, sert des idées, un propos résolument actuels. Il n'y a pas de femmes flouées, apeurées, «séduites», pour employer une épithète traditionnelle de la littérature amoureuse. Harvey s'emploie plutôt à révéler le nœud des relations entre les sexes :

C'est fou le nombre de gens qui s'intéressent aux femmes, aux simples femmes. Les savants s'intéressent aux femmes. Les philosophes s'intéressent aux femmes. Les écrivains s'intéressent aux femmes. Les ouvriers de la construction s'intéressent aux femmes. [...] Les chauffeurs de taxi s'intéressent aux femmes. Les chauffeurs d'autobus, les contrôleurs dans les trains, les voyageurs de commerce s'intéressent aux femmes. [...] Partout où l'on se trouve, les gens préfèrent penser aux

femmes plutôt qu'à l'état actuel du monde, à la science, à la littérature ou à l'art. [...] Alors ça ne vaut vraiment pas la peine d'être autre chose qu'une femme.

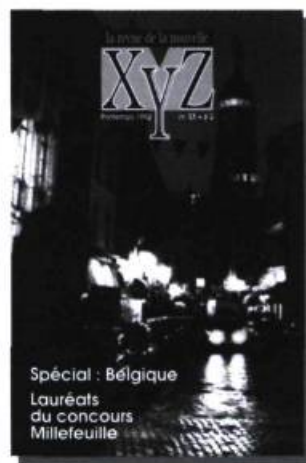
Mais a-t-on bien compris l'auteure ? Elle insiste :

Qui sommes-nous quand nous ne sommes plus rien, une fois tous les costumes et tous les masques enlevés ? Toujours assez pour garder un homme, n'importe lequel. Il dit non mais il pense oui. Cela, au fond, peu de gens le savent. Ils croient qu'il nous faut faire des efforts et qu'on en fait, qu'il n'y a rien d'intéressant en soi dans une simple femme toute nue, rien là qui puisse retenir longtemps les gens intelligents. Une touffe, moins que rien, disent-ils, presque une absence, cherchez des expédients, cherchez des artifices, cherchez ailleurs. Or, c'est tout ce qui intéresse le monde. Les femmes qu'on dit intelligentes le savent elles-mêmes, qu'elles sont d'abord et avant tout une touffe, que là se situe tout l'intérêt qu'elles représentent et que cela n'est pas de peu d'intérêt. C'est vraiment terrible.



Pauline Harvey

Ce constat, sans doute terrible, en effet, permet paradoxalement une jubilation dans la sensualité et la sexualité. Et c'est peut-être là que se situe la véritable révolution apportée par *Un homme est une valse* : dans cette joie à dire la jouissance et l'érotisme, dans cette joie à célébrer la rencontre d'un homme et d'une femme sans le recours aux justifications d'usage.



la revue de la nouvelle
XYZ

Abonnez-vous!

1 an / 4 numéros
(taxes incluses)


étudiant : 18 \$ • individu : 20 \$
institution : 22 \$ • étranger : 25 \$

N° 33 : Belgique/Lauréats du concours Millefeuille

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ tél.: _____

Ci-joint: chèque mandat postal
  _____ exp.: _____

Signature _____

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 523-9401

PAULINE HARVEY
UN HOMME EST UNE VALSE
LES HERBES ROUGES / ROMAN

